

Un Christ musulman

Ali de Michael Mann

Marcel Jean

Numéro 110, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25167ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jean, M. (2002). Compte rendu de [Un Christ musulman / *Ali* de Michael Mann]. *24 images*, (110), 56–56.



Malcolm X (Mario Van Peebles) et Muhammad Ali (Will Smith).
La quête d'un peuple dans un siècle.

UN CHRIST MUSULMAN

PAR MARCEL JEAN

Aucun athlète n'a marqué l'histoire du XX^e siècle comme l'a fait Muhammad Ali. Pas même Jesse Owens, qui est pourtant allé ridiculiser l'idéologie nazie sous le nez d'Hitler. Ni Jackie Robinson, qui a ouvert la porte du sport professionnel majeur aux athlètes noirs. C'est que l'histoire d'Ali ne passe pas par un coup d'éclat, par un geste hors du commun qui le place dans la légende: cette histoire est dans son ensemble une sorte d'apothéose, une suite d'événements exemplaires qui inscrivent le personnage au cœur des événements majeurs de l'histoire américaine de la deuxième moitié du XX^e siècle. L'histoire de Muhammad Ali, c'est celle d'un homme et de sa quête de liberté, une quête universelle parce qu'elle est aussi celle d'un peuple dans un siècle.

Le défi était donc grand pour Michael Mann au moment d'aborder la réalisation d'*Ali*. D'autant plus grand que le sujet impose de donner à voir la dimension sportive du personnage, en plus de sa dimension sociopolitique. Et décrire Ali, le boxeur, n'est pas une mince affaire. Le philosophe Alexis Philonenko, auteur d'une passionnante *Histoire de la boxe*, résume ainsi la place qu'il occupe: «en lui le passé de la boxe et son avenir se sont anéantis en la présence totale.»¹ Philonenko décrit l'athlète comme un matador, capable d'abattre une brute sans cogner dessus, par le seul fait de sa vitesse, de sa grâce, de son intelligence (il

fait alors référence au premier combat contre Liston). Ali est donc, à n'en pas douter, le plus grand boxeur de tous les temps, cela parce qu'il a transformé fondamentalement l'idée qu'on se faisait de ce sport et qu'il est devenu un mythe à l'âge où d'autres champions font encore leurs classes.

Tout en montrant le sportif en action, Mann parvient à renouveler la façon de filmer un combat de boxe, ce qui n'allait pas de soi étant donné que d'autres grands sont passés avant lui (nommons Scorsese, Hitchcock, John Huston et Robert Rossen). Plus remarquable encore est le fait qu'il ait su illustrer le style d'Ali et montrer l'évolution de ce style, de la légèreté chorégraphique des débuts à la science calme des dernières années. On se réjouit donc de voir Ali, le poète du ring, «voler comme un papillon et piquer comme une abeille».

Quant au reste, disons qu'il y a dix, peut-être vingt films à faire sur le personnage. On en connaît déjà plusieurs, dont deux excellents, soit les documentaires réalisés par William Klein (*Muhammad Ali the Greatest*, 1974) et par Leon Gast (*When We Were Kings*, 1996). Devant l'envergure du sujet et les multiples possibilités qui s'offraient à lui, Mann a choisi de se concentrer sur la décennie centrale de la carrière du boxeur et de raconter une histoire somme toute assez simple: celle d'un homme qui devient champion du monde de boxe, qui est

injustement privé de son titre et qui se battra avec une détermination hors du commun pour le reconquérir. Son *Ali* prend donc la forme d'une passion, au sens premier du terme, celui de la souffrance. Pendant trois ans, ses meilleures années — il avait 25 ans lorsqu'on lui a retiré sa licence de boxeur —, Muhammad Ali devra affronter le gouvernement américain parce qu'il refuse d'être enrôlé dans l'armée. Ali n'accepte pas de participer à la guerre du Viêt-nam², prétextant en une sublime boutade qu'aucun Viêt-cong ne l'a jamais traité de nègre. Après deux condamnations de tribunaux mineurs, la Cour suprême finira par lui donner raison, mais il lui faudra encore quatre années pour redevenir champion du monde. On le verra alors lever les bras au ciel, célébrant sa propre résurrection, tel un Christ musulman qu'on a voulu crucifier sans jamais y parvenir. Pour le cinéaste, l'imagerie chrétienne reste la plus forte, Ali lui-même prenant conscience de sa dimension messianique lors d'un jogging dans les quartiers populaires de Kinshasa. Cela nous vaut d'ailleurs la meilleure scène du film, une pièce d'anthologie bien soutenue par le jeu de Will Smith, qui incidemment sort grandi de cette aventure.

Tout cela, Michael Mann le montre en conservant à sa mise en scène le style nerveux, inspiré des reportages télévisés, qui a fait sa marque. On peut d'ailleurs lui en faire le reproche, car ce style qui collait au sujet «journalistique» de *The Insider* confine ici davantage au maniérisme et ne contribue pas toujours à la clarté des événements relatés. Son *Ali* reste cependant un film mieux qu'honnête, porté par une réelle passion pour l'un des plus beaux personnages que l'histoire récente nous ait donné. ■

1. Alexis Philonenko, *Histoire de la boxe*, Critérium Histoire, 1991, p. 380.

2. En fait, Ali refuse de cautionner cette guerre, puisque le gouvernement lui offre un arrangement lui garantissant qu'il ne mettra pas les pieds en Asie.

ALI

États-Unis 2001. Ré.: Michael Mann. Scé.: Stephen J. Rivele, Christopher Wilkinson, Eric Roth et Mann. Ph.: Emmanuel Lubezki. Mont.: William Goldenberg, Stephen Rivkin et Lynzee Klingman. Int.: Will Smith, Jamie Foxx, Jon Voight, Mario Van Peebles, Ron Silver, Jada Pinkett Smith. 158 minutes. Couleur. Dist.: Columbia.